

nous vendre et les images qu'elle utilise pour nous tenter : « Voici la contrepartie de nos rêves : une bouteille de bière pour une matinée ensoleillée en forêt, un rouleau de papier-cul pour un sourire d'enfant, une chemise dernier cri pour une nuit d'amour¹⁵. » Qui ne préférerait retrouver le plaisir original ?

En résumé, ce qu'on peut faire individuellement dès aujourd'hui, c'est : diminuer la dépendance à ce qui s'achète, et donc la quantité de travail rémunéré, hautement aliéné, nécessaire pour se le procurer ; diminuer les besoins d'objets consommables, et donc diminuer la quantité de travail au sens défini par Arendt, y compris hors du cadre capitaliste ; faire un maximum de choses nous-mêmes, de la manière qui nous plaît le plus, pour ne plus devoir gagner l'argent pour les acheter ; revaloriser les activités qui ne produisent pas de valeur économique mais une grande valeur civilisationnelle ; répandre ces conceptions et tenter d'y rallier d'autres que nous. Ce qu'on peut faire en collectifs : se rendre le plus possible indépendants des circuits commerciaux, par l'acquisition collective de moyens de production (terres, ateliers,...) et par des échanges de produits et de services sans argent. Ce qui doit être fait à large échelle : défendre la nature et ses ressources vitales contre une exploitation et une destruction irréversibles ; empêcher les États alliés aux puissances capitalistes de faire obstacle au développement de notre mode de vie et de production (par l'aménagement du territoire, les tracasseries administratives et réglementaires, les mesures favorisant les grands ensembles, etc.). Pour ceux qui tiennent à la notion de lutte des classes, on peut toujours traduire ces objectifs en ces termes, d'une part parce qu'on lutte très clairement contre la classe économiquement et politiquement dominante avec l'objectif ultime de la faire disparaître, d'autre part parce que d'une certaine manière on forme ainsi une nouvelle classe consciente d'elle-même, caractérisée par la volonté de *sortir* de la vision economiciste de la vie humaine et pas seulement par la volonté de *s'en sortir* mieux à l'intérieur de celle-ci.

Annick Stevens

15. Collectif Adret,
op. cit., p. 129.

Le travail est un crime

[*Werken is Misdaad*]

Hermann J. Schuurmann (1924)

NOUS REPRODUISONS CI-DESSOUS LE PAMPHLET *LE TRAVAIL EST UN crime*, publié en 1924 par l'anarchiste hollandais Hermann J. Schuurman (1897-1991). Au sortir de la Première Guerre Mondiale, Schuurmann fut une des figures de proue du soulèvement de jeunes prolétaires antimilitaristes, anticolonialistes et farouchement anticapitalistes. Alors que paraissait le journal *Alarm*, en 1922, Schuurmann fut le co-fondateur d'un groupe très proche, *De Moker (Mokergroep)*, uni autour d'une publication sous-titrée *Journal d'agitation pour jeunes travailleurs (Opruiend blad voor jonge arbeiders)*. Le journal *De Moker* (qui signifie littéralement « masse », ou « poing » en argot de métier) fut actif de 1923 à 1928, au fil de trente-sept numéros, et concentra la rébellion de la jeunesse hollandaise dans la période des « Années folles ». Comprenant environ cinq cents membres disséminés sur tout le territoire hollandais – préférentiellement au Nord et à l'Ouest –, le journal tirait à trois mille exemplaires mensuels, colportés dans tout le pays, non sans s'exposer aux répressions et arrestations policières.

Ce groupe se voulait explicitement « jeune », porteur d'une rébellion de la jeunesse (les membres initiaux avaient en majorité entre dix-sept et vingt-trois ans, Schuurmann faisant déjà figure d'aîné).

Il s'inscrivait dans le sillage de plusieurs groupes ou associations implantées sur le territoire hollandais, dans le contexte des ravages produits par l'industrialisation à la fin du XIX^e siècle. Ainsi de l'Association Internationale Antimilitariste, fondée en 1904 à Amsterdam, sous l'inspiration de Ferdinand Domela Nieuwenhuis : les jeunes, résolument, refusaient de servir de piétaille dans les usines et dans l'Armée. Ainsi, également, de la Ligue des jeunes anti-alcooliques, par laquelle Schuurmann passa avant de rejoindre *De Moker* : les jeunes prolétaires connaissaient les désastres causés par l'alcool dans leur propre milieu, et visaient une révolution tout autant spirituelle que sociale, reposant sur une forte discipline à l'égard des divers types d'opium du peuple (plus tard, ils se méfiaient du football et du cinéma comme nouvelles superstitions de masse). En ce sens, à la fin de 1920, Schuurmann et quelques camarades organisèrent le congrès fondateur d'une Ligue de la jeunesse libre. C'est dans ce contexte que se détachèrent par la suite les groupes réunis autour de *De Moker* et *Alarm*.

Schuurmann fut rédacteur du *De Moker* à son début, et y collabora jusqu'en 1927, avant de s'engager dans la campagne internationale de soutien à Sacco et Vanzetti. Il quitta ensuite le mouvement et se retrancha dans sa vie privée. Dans le texte qui suit, on trouvera un écho des controverses à venir entre les membres du *Mokergroep* et le syndicalisme révolutionnaire sur la question de l'appropriation collective des structures de production capitalistes, des revendications pour une diminution de la journée de travail et en définitive du sens même du travail. Par opposition à ce qu'ils considéraient comme du réformisme, Schuurmann et ses camarades plaçaient bien la question du travail au centre de la critique anticapitaliste, mais pour prôner le sabotage, l'occupation des lieux de travail par les travailleurs, l'arrêt du travail au lieu de grèves de longue durée, et le développement de situations révolutionnaires dès l'école, tenue pour le creuset de toute soumission à venir. Pour le reste, en termes d'expédients immédiats, ils ne reculaient pas devant le vol, l'expropriation des propriétaires, et les attaques à la bombe d'usines, d'entrepôts ou de bâtiments de gendarmerie, principes raisonnables et moraux dans un système fondamentalement humiliant.

Pour ce qui nous occupe directement, le texte qui suit maintient surtout l'horizon d'une *sortie du travail*. Dans cette mesure, cette « anarchie » s'inscrit dans le prolongement de l'article proposé par Annick Stevens et de l'entretien avec Anselm Jappe dans ce numéro.

Mais on verra également que le texte de Schuurmann, dans sa critique « à coups de masse », invite à reprendre à nouveaux frais l'alternative théorique induite par l'approche du travail de Christophe Dejours, discutée dans les deux articles signés respectivement par Jean-René Delépine et Philippe Mühlstein et par Gilles Gourc. En somme, le travail est-il un invariant anthropologique, un concept identique à travers l'histoire, qui prend simplement une forme particulièrement aliénée sous le capitalisme, une fois enrôlé au service de la dynamique du capital ? Ou alors s'agit-il d'une activité centrale sous le capitalisme, mais qui n'existe pas comme telle dans les sociétés pré-capitalistes ou dans des projections utopiques, de sorte qu'il serait abusif de nommer identiquement deux choses différentes, et plus avisé d'utiliser, à l'instar de Schuurmann, la distinction entre créer et travailler ? La discussion reste ouverte.

Nous remercions vivement Clément Homs, qui nous a autorisés à reprendre ce texte paru sur son site Palim-Psao.fr, avec une introduction critique par Els van Daele. Historien de formation, Clément Homs est un fin connaisseur des théoriciens de la critique de la valeur, dont il publie des articles, conférences audio, études et traductions originales sur son site. Il a co-animé entre 2007 et 2012 la revue Sortir de l'économie, dont une anthologie de textes est parue en 2013 sous le titre Sortir de l'économie, par Quelques ennemis du meilleur des mondes, aux éditions Le pas de côté. Il a également présenté un volume d'interventions croisées entre Serge Latouche, penseur de la décroissance, et Anselm Jappe, intitulé Pour en finir avec l'économie. Décroissance et critique de la valeur, Libre et Solidaire, 2015.

La commission de rédaction



Il y a, dans le langage, des mots et des expressions que nous devons supprimer, car ils désignent des concepts qui forment le contenu désastreux et corrompteur du système capitaliste.

D'abord, le mot « travailler » (werken) et tous les concepts en rapport avec ce mot – travailleur ou ouvrier (werkman of werker) – temps de travail (werktijd) – salaire (werkloon) – grève (werks-taking) – chômeur (werkloos) – désœuvré (werkeloos).

Le travail est le plus grand affront et la plus grande humiliation que l'humanité ait commis contre elle-même.

Ce système social, le capitalisme, est basé sur le travail ; il a créé une classe d'hommes qui doivent travailler – et une classe d'hommes qui ne travaillent pas. Les travailleurs sont obligés de travailler, sinon ils n'ont qu'à mourir de faim. « Qui ne travaille pas ne mange pas », professent les possédants, qui prétendent par ailleurs que calculer et empocher leurs profits, c'est aussi travailler.

Il y a des chômeurs et des désœuvrés. Si les premiers sont sans travail sans y être pour rien, les seconds ne travaillent tout simplement pas. Les désœuvrés sont les exploités, qui vivent du travail des travailleurs. Les chômeurs sont les travailleurs à qui on ne permet pas de travailler, parce qu'on ne peut pas en tirer profit. Les propriétaires de l'appareil de production ont fixé le temps de travail, ont installé des ateliers et ordonnent à quoi et comment les travailleurs doivent travailler. Ceux-ci reçoivent juste assez pour ne pas mourir de faim, et sont à peine capables de nourrir leurs enfants dans leurs premières années. Puis ces enfants sont instruits à l'école juste assez pour pouvoir aller travailler à leur tour. Les possédants font également instruire leurs enfants, pour qu'ils sachent eux aussi comment diriger les travailleurs.

Le travail est la grande malédiction. Il produit des hommes sans esprit et sans âme.

Pour faire travailler les autres à son profit, on doit manquer de personnalité, et pour travailler on doit tout autant manquer de personnalité ; il faut ramper et trafiquer, trahir, tromper et falsifier.

Pour le riche désœuvré, le travail (des travailleurs) est le moyen de se procurer une vie facile. Pour les travailleurs eux-mêmes c'est un fardeau de misère, un mauvais sort imposé dès la naissance, qui les empêche de vivre décemment.

Quand nous cesserons de travailler, enfin la vie commencera pour nous.

Le travail est l'ennemi de la vie. Un bon travailleur est une bête de somme aux pattes rugueuses avec un regard abruti et sans vie.

Quand l'homme deviendra conscient de la vie, il ne travaillera plus jamais.

Je ne prétends pas qu'il faut tout simplement quitter son patron demain et voir ensuite comment bouffer sans travailler, en étant convaincu que la vie commence. Si on est contraint de vivre dans la dèche, c'est déjà assez malheureux, le fait de ne pas travailler aboutissant dès lors, dans la plupart des cas, à vivre sur le dos des camarades qui ont du travail. Si tu es capable de gagner ta vie en pillant et en volant – comme disent les honnêtes citoyens – sans te faire exploiter par un patron, eh bien, vas-y ; mais ne crois pas pour autant que le grand problème soit résolu. Le travail est un mal social. Cette société est ennemie de la vie et c'est seulement en la détruisant, puis toutes les sociétés de labeur qui suivront – c'est-à-dire en faisant révolution sur révolution – que le travail disparaîtra.

C'est alors seulement que viendra la vie – la vie pleine et riche – où chacun sera amené, par ses purs instincts, à créer. Alors, de son propre mouvement, chaque homme sera créateur et produira *uniquement ce qui est beau et bon* : voilà ce qui est nécessaire. Alors il n'y aura plus *d'hommes-travailleurs*, alors chacun sera homme ; et par besoin vital humain, par nécessité intérieure, chacun créera de manière inépuisable ce qui, sous des rapports raisonnables, couvre les besoins vitaux. Alors il n'y aura que la vie – une vie grandiose, pure et cosmique, et la passion créatrice sera le plus grand bonheur de la vie humaine sans contrainte, une vie où l'on ne sera plus enchaîné par la faim ni par un salaire, par le temps ni par le lieu, et où l'on ne sera plus exploité par des parasites.

Créer est une joie intense, travailler est une souffrance intense.

Sous les rapports sociaux criminels actuels, il n'est pas possible de créer.

Tout travail est criminel.

Travailler c'est collaborer à faire des bénéfiques et à exploiter ; c'est collaborer à la falsification, à la fourberie, à l'empoisonnement ; c'est collaborer aux préparatifs de guerre ; c'est collaborer à l'assassinat de toute l'humanité.

Le travail détruit la vie.

Si nous avons *bien compris* ça, notre vie prendra un autre sens. Si nous sentons en nous-mêmes cet élan créateur, il s'exprimera par la destruction de ce système lâche et criminel. Et si, par la force des choses, nous devons travailler pour ne pas mourir de faim, il faut que par ce travail, nous contribuions à l'effondrement du capitalisme.

Si nous ne travaillons pas à l'effondrement du capitalisme, nous travaillons à l'effondrement de l'humanité !

Voilà pourquoi *nous* allons saboter CONSCIEMMENT chaque entreprise capitaliste. Chaque patron essuiera des pertes par notre fait. Là, où nous, jeunes révoltés, sommes *obligés* de travailler, les matières premières, les machines et les produits seront *obligatoirement* mis hors d'usage. à chaque instant les dents sauteront de l'engrenage, les couteaux et les ciseaux casseront, les outils les plus indispensables disparaîtront – et nous nous communiquerons nos recettes et nos moyens.

Nous ne voulons pas crever à cause du capitalisme : voilà pourquoi le capitalisme doit crever à cause de nous.

Nous voulons créer comme des hommes libres, pas travailler comme des esclaves ; pour cela nous allons détruire le système de l'esclavage. Le capitalisme existe par le travail des travailleurs, voilà *pourquoi* nous ne voulons pas être des travailleurs et pourquoi nous allons saboter le travail.

Hermann J. Schuurmann

Première publication dans : *De Orkaan [L'Ouragan]*, Utrecht, 1924